

Mission Développement de partenariat

Bénin, 10 au 17 octobre 2021

Loïc Robin,

formateur en expression et communication,

Référent Mobilités

Cfa de Saint Aubin du Cormier

Pour une agroécologie vaudoue

Du 10 au 17 octobre 2021, une délégation de dix représentants d'établissements agricoles (publics et privés) français, accompagnés des animateurs du réseau Afrique de l'Ouest de l'enseignement public agricole Vanessa Forsans et Jean-Roland Arbus, du chargé de mission coopération internationale au ministère de l'agriculture Rachid Benlafquih, ainsi que d'un accompagnateur et organisateur "béninois" Damien Martin (qu'ils soient ici chaleureusement remerciés), s'est rendue au Bénin afin de concrétiser la construction de partenariats avec des lycées et des universités autour des enjeux agroécologiques.

En voici un compte rendu en forme de carnet de voyage, mêlant impressions sur le vif et questionnements rétrospectifs.



La délégation dans le jardin agroécologique de l'ONG "Les jardins de l'espoir" à Tori-Bossito.

« *La fleur est la forme paradigmatische de la rationalité : penser, c'est toujours s'investir dans la sphère des apparences, non pour en exprimer une intériorité cachée, ni pour parler, dire quelque chose, mais pour mettre en communication des êtres différents* ».

Emanuele Coccia, *La vie des plantes.*

*

« ***Yovo yovo, bonsoir, ça va bien, merci*** ¹».

C'est le premier arbre que j'ai remarqué à mon arrivée au Bénin. C'était le lundi matin à Cotonou, sur le parking de l'hôtel où nous logions. Nous étions arrivés la veille, tard dans la nuit, ce qui ne nous avait pas permis de voir grand chose, d'avoir nos premières émotions visuelles. Je l'ai remarqué et ai demandé au chauffeur qui allait accompagner notre délégation toute la semaine quel était le nom de cet arbre. C'est un kolatier, m'a t-il dit, mais ce n'est pas celui qui produit la noix de cola. L'arbre était remarquable, avec ses ramifications à étage et ses longues branches horizontales.

Nous sommes partis pour nos premières visites, quittant la ville par ses longues rues larges et droites, déjà captivés par le spectacle des zémidjans, conducteurs des taxis-motos s'agglutinant aux carrefours bondés et bruyants, le défilé des échoppes aux produits inconnus, les noms des enseignes : ETS PLAN DIVIN, commerce général, transfert d'argent ; ETS GRATITUDE DIVINE, cafétéria nouveau goût... Je reconnaissais ça et là mon arbre, parfois assez jeune, à peine 3 mètres de haut, mais dont les seules premières ramifications suffisaient déjà à porter ombrage au petit magasin d'alimentation au bord de la voie. Je remarquai que certains avaient été récemment plantés et qu'on les avait protégés par de petites palissades en bois. Apparemment, on avait le souci de l'ombre et aussi - je l'espérais - le goût pour la beauté des arbres.

Ce faux kolatier, identifié à mon retour comme étant en fait le badamier (*Terminalia catappa*), fût le premier nom d'une liste que je m'efforçais d'apprendre et de retenir durant la semaine : le très reconnaissable arbre du voyageur (*Ravanelia madagascariensis*) dans les jardins des villas et des hôtels ; le faux ashoka dit encore « arbre Kérékou » au Bénin (*Polyalthia longifolia var. Pendula*) introduit par l'ancien président et père de la démocratie Mathieu Kérékou, arbre qui me faisait penser aux cyprès provençaux ; ce que je pense être le figuier des banians (*Ficus benghalensis*), vu près d'un marché couvert à Porto-Novo, aux nombreuses racines aériennes entremêlées de fils, morceaux d'étoffe (et détritus divers !) servant, m'a-t-on dit, à accrocher les toiles pour abriter du soleil et de la pluie les étals des commerçants ; l'iroko (*Milicia excelsa*) qu'on pouvait parfois apercevoir dans les bosquets succédant aux plantations de palmiers à huile le long des routes en direction du nord, ou encore s'élevant seul, majestueux, comme dans la forêt sacrée de Kpassè à Ouidah ; le margousier ou neem (*Azadirachta indica*), dont j'appris que l'huile servait comme insecticide sur les cultures biologiques ; le petit flamboyant, dit encore « orgueil de Chine » (*Caesalpinia pulcherrima*), sur la floraison duquel je pus admirer un joli papillon ; l'arbre à pain enfin (*Artocarpus altilis*), aux gros fruits ronds et aux feuilles profondément lobées, dont l'architecture générale renouvelait encore la diversité et la beauté des formes végétales, et qui me faisait remémorer cette idée par moi choyée, que les plantes sont la profondeur silencieuse du voyage, quand par exemple celles-ci, à l'entrée d'un jardin, composaient avec la pluie abondante d'une fin d'après-midi les instants suspendus et émerveillés d'une attente.

¹ Salutation chantée que les enfants béninois adressent aux étrangers. Un exemple ici : <https://vimeo.com/85531139>



Fleur femelle du papayer (*Carica papaya* L.)

Dans les jardins que nous visitions j'étais aussi attentif, en ornithologue amateur, à tout le peuple des arbres, oiseaux que j'entendais parfois plus que je ne les distinguais : coucal du Sénégal (*Centropus senegalensis*), que je ne parvenais jamais à localiser dans les bosquets malgré son chant sourd et puissant ; bulbul des jardins (*Pycnonotus barbatus*), dont j'apprenais à distinguer assez rapidement la jolie phrase musicale dans les papayers et les manguiers ; souimanga à ventre jaune (*Cinnyris venustus*) au plumage nuptial bleu métallique; le très beau martin chasseur du Sénégal (*Halcyon senegalensis*), que j'ai vu chasser à l'affût dans la forêt de Kpassé ; piapiac (*Ptilostomus afer*) cherchant, avec le merle africain (*Turdus pelios*), sa pitance sur les pelouses de Cotonou ; tourterelle maillée (*Spilopelia senegalensis*), perchée sur les fils et les murs d'enceinte des maisons.

J'ai aussi photographié dans leurs enclos, derrière les mailles fines des grillages, les poules, canards, dindons, dont l'oeil cerclait l'intensité du regard. Fallait-il qu'elles s'ennuient, ces bêtes, pour nous observer de la sorte, ou que nous restions à leur yeux des êtres suffisamment étranges, encore et toujours étrangers, malgré nos habitudes au poulailler - remplir l'abreuvoir, lancer le grain nettoyer les pondoirs - pour expliquer une telle attitude ? Etions-nous capables, nous les humains, de les fixer si absolument, si résolument, comme s'il fallait encore, toujours et encore, s'étonner de leur être et approcher le secret de nos présences communes ?

Fuites furtives des agames (*Agama agama*) sur le sable alors que nous nous reposons à l'ombre de la chaleur du midi ; araignée sur un mur un soir où la discussion s'attarde ; envol soudain des roussettes dans la canopée à l'approche d'un rapace alors que nous ne les avions pas encore distinguées dans les hautes branches en dépit des cris aigus qui signalaient leur présence ; faucon posé dans une niche de briques rouges, peu dérangé par les discussions de notre groupe pourtant proche ; démarche calme des vaches traversant l'agitation de la rue dans la lumière rasante d'une fin d'après-midi ; envols d'un papillon noir aux six tâches blanches dans le jardin de l'institut français pour échapper à mon objectif photographique ; ballets des libellules rouges et jaunes près des bassins piscicoles des jardins que nous visitions... Ces instants, fils tenus de mon attention au monde, trame de mon existence soucieuse de savoir nommer les êtres pour les extraire de leur anonymat mortifère, composent pourtant quelque chose de tout à fait différent de l'acte d'identification, lorsque la perception toute entière est tendue vers la mémorisation des moindres détails d'un plumage, d'une forme, d'un chant. Ici, il s'agit d'être attentif à la composition d'un monde, à la cohabitation des êtres, à la beauté et la richesse de la vie humaine lorsqu'elle s'ouvre à l'altérité des bêtes et des plantes. On redécouvre alors les puissances d'enchantement de la vie, de toute la vie, animale, végétale, minérale.

Voyager, cela peut y aider.

Le pays fait défiler ses images - architectures de bois, de terre et de tôles ; couchers de soleil sur l'océan ; nids de tisserins gendarmes dans les cocotiers ; lumières urbaines nocturnes ; rythmes des grandes artères ; spectacle des motos chargées de matériaux en tout genre ; activités des femmes dans les marchés alimentaires ; beauté des tissus – renouvelant le monde *entier* de nos sens, corps revitalisés par l'énergie de se sentir à nouveau voyant, entendant, touchant, tout en composant dans la pensée une sorte de flottement infini, l'impression suave d'être déshabitué, de soi, de sa culture,

de son identité. Ce que le Bénin, ses rues jonchées de détritus, ses enfants se baignant dans les trous d'eau de pluie, ses *legba* de terre crue aspergés de sang, m'offre dans une joie inquiète : pourquoi ressentir tant de plaisir à regarder, derrière la vitre de notre taxi, cette misère défiler sous nos yeux ? Le déplacement, à nous si facile - vol AF 800, Paris (France) Charles de Gaulle (CDG) / Cotonou (Bénin) Cotonou (COO), durée 6h10 - qui fait de nous, si facilement, des voyeurs indécents - je n'y ai pas échappé, lorsque j'ai assisté, par un heureux hasard, à un rituel vodou, filmant sans retenue toute la scène sans y rien comprendre - prompts à juger ou à conclure des phrases sur l'âme africaine, alors que nous ne comprenons rien à ce qui nous arrive, que nous sommes *ébranlés* dans nos certitudes, notre froide rationnalité, et qu'un langage commun, en dépit de toutes les apparences, nous fait défaut.

Mais la joie, malgré tout, l'emporte. Et je comprends, en revenant un soir dans notre minibus, que ce que j'éprouve est en fait moins ostentatoire, moins visible, plus intime. C'est de la tendresse, une immense tendresse pour tout ce qui m'est donné à voir, à entendre, à partager. C'est la première chose que j'ai comprise lors de ce voyage.

La part vaudoue de l'agroécologie.



Jardin agroécologique de la ferme *Biosphère et traditions* à Pahou.

Nous avons lors de la première partie de notre séjour eu l'occasion de nous rendre dans de nombreux jardins et exploitations agroécologiques. Ce sont des lieux magnifiques, à l'exubérance tropicale ordonnée en planches de cultures associées, mêlant légumes, plantes condimentaires et médicinales, arbres fruitiers, fleurs. On y pratique une agroécologie soucieuse de la santé des sols, de la fertilisation naturelle, de l'expérimentation culturale et de la pérennité des ressources. On y est attentif aux valeurs de partage, d'autonomie alimentaire, d'éducation et d'émancipation. On y travaille, entre *culture* et *agriculture*, accordant à l'action de la main la même importance qu'à l'action de la pensée, en y déployant toute l'intelligence de l'observation directe et en cherchant sans fin, entre techniques agricoles et système de valeurs personnelles, sociales, économiques et philosophiques² les solutions les plus adaptées.

² Je dois à l'ouvrage dirigé par Aurélie Javelle, *Les relations Homme-Nature dans la transition agroécologique*, cette remarque importante, selon laquelle aucun enseignement de changement technique ne saurait se faire sans réflexion sur les valeurs qui l'accompagnent.

Mais à mes yeux ces “évidences” agroécologiques ne suffisent pas à décrire le sentiment de plénitude et de bien-être qui nous a tous, je le crois, saisis lors de ces visites. Elles ne disent pas la douceur qui émane de ces lieux, ni ce qu'il en a coûté et coûte encore d'efforts et d'abnégation aux personnes qui les ont créés et qui y travaillent. Elles disent encore moins la *part anthropologique* de cette agroécologie, c'est-à-dire ce que ces pratiques du sol doivent à la riche culture ancestrale béninoise, au vaudou qui nous questionne, nous les blancs, aux fétiches et et à l'art divinatoire du *Fa*, qui irriguent, à notre insu, ces manières d'être et de faire, et qui composent, entre terre et ciel, des modes de relations dont il convient pourtant de saisir la richesse et la singularité.

“Le monde, dit Emanuele Coccia, se condense dans le bout de ciel et de sol qu'elles - les plantes – occupent... La vie végétale est la vie en tant qu'exposition intégrale, en continuité absolue et en communion globale avec l'environnement... Elle est la forme la plus intense, la plus radicale et la plus paradigmatische de l'être-au-monde. Interroger les plantes, c'est comprendre ce que signifie être-au-monde. La plante incarne le lien le plus étroit et le plus élémentaire que la vie puisse établir avec le monde. L'inverse est aussi vrai : elle est l'observatoire le plus pur pour contempler le monde dans sa totalité. Sous le soleil ou les nuages, en se mêlant à l'eau et au vent, leur vie est une interminable contemplation cosmique³. ”



L'homme à tête végétale, sculpture dans le jardin de l'Alliance française à Cotonou.

“Interroger les plantes, c'est comprendre ce que signifie être au monde.” Cette belle intention risque pourtant de rester lettre morte tant nos manières d'être modernes, essentiellement préoccupées et orientées par les dispositifs techniques, réduisent cette expérience du monde à sa part anthropocentrique, concentrée sur elle-même, repliée sur son identité, sans ouverture à l'altérité des êtres, animaux et végétaux, qui peuplent notre monde. C'est pourquoi l'animisme qui caractérise la religion vaudoue, ses manières propres de considérer et de se rapporter au cosmos, de le peupler de dieux et de forces dont il s'agit de se concilier la protection, doit pouvoir nous aider à revivifier nos manières occidentales d'interpréter la nature, vidée de toute cosmologie et de forces agissantes.

Lorsque le philosophe J. Baird Callicott cherche à caractériser, dans son ouvrage *Pensées de la terre*, ce que pourrait être une écophilosophie africaine, la discussion porte tout d'abord sur l'anthropocentrisme qui caractériserait également les systèmes de pensées africains, finalement peu différents, d'un point de vue écologique, du système de pensée propre à la modernité occidentale. Ainsi, à propos des Yorubas⁴ (Callicott cite ici l'anthropologue Noel King) :

3 Coccia Emanuele, *La vie des plantes*, pp. 17-18.

4 L'exemple choisi par Callicott est d'autant plus intéressant pour nos propos que les Yorubas sont présents au Bénin, et qu'il est admis que leurs croyances religieuses ont inspiré le culte des *voduns*.

“Il n'est malheureusement pas exact que les Yorubas modernes respectent davantage la terre que leurs homologues occidentaux. Eux aussi sont prêts à refuser de faire face à la pollution tant qu'ils continuent à bénéficier de la modernisation et du développement⁵”.

Ce pessimisme est toutefois rapidement nuancé par l'analyse détaillée que Callicott fait du culte des ancêtres. En effet – et cela est commun à l'ensemble des systèmes de pensées africains - chaque individu est indéfectiblement lié aux relations qu'il continue d'entretenir avec les parents morts et les membres importants de la communauté, ce qui fait dire à Callicott que

“l'identité dans la pensée yoruba est beaucoup plus personnelle que dans l'individualisme occidental moderne... Le sociologue des religions Benjamin C. Ray exprime la même pensée de manière plus formelle : la philosophie africaine tend à définir les personnes par rapport à un groupe social auquel elles appartiennent. Une personne est avant tout un constituant d'une communauté particulière, car c'est la communauté qui définit ce qu'il est et ce qu'il pourrait devenir”.

Pour Callicott, cette conception particulière de l'identité personnelle, profondément définie par les relations sociales et les interactions avec la société des morts et des esprits, pourrait être à l'origine d'un biocommunitarisme propre à l'Afrique :

“Cette idée selon laquelle une individualité se définit comme un nexus de relations collectives peut être le germe d'une éthique environnementale africaine. Si l'on y ajoute l'intense sentiment d'être lié à la communauté sociale et le sentiment également vif d'être lié à la communauté biotique, le communautarisme anthropocentrique des peuples africains pourrait se transformer en un sentiment écologique non anthropocentré. En réalité, les peuples africains traditionnels sont sans doute mieux préparés pour réagir à la crise écologique contemporaine que ceux d'entre nous qui restent attachés à la vision du monde occidentale et moderne”.

*

A mon retour en France, c'est grâce à ces détours théoriques que je suis parvenu à mieux comprendre ce qui m'avait saisi au Bénin, à mieux penser ce *partage* des émotions confrontées à la pollution des villes, à l'uniformisation des milieux par les plantations de palmiers à huile, à la destruction des milieux aquatiques naturels... et plus tard baignées par les lumières chaudes de ces jardins d'eden en fin d'après-midi. Mais c'est surtout grâce à ces détours que je peux maintenant faire un portrait plus juste des hommes et des femmes que nous avons là-bas rencontré·e·s. Car ce sont de magnifiques exemples de cette écophilosophie que Callicott appelle de ses voeux : chacun et chacune, différemment, portent aux lieux et aux êtres qui y vivent, à tous les êtres, humains et non humains, une attention profonde, renouvelant ainsi les manières d'habiter ce monde, d'accueillir et d'offrir aux étrangers qui passent toute l'hospitalité des fleurs. Qu'ils et qu'elles en soient ici remercié·e·s.

5 Callicott J. Baird, *Pensées de la terre*, pp. 267-270.

Bibliographie

Audrey alias Kelly, *Yovo yovo*, <https://vimeo.com/85531139>, video consultée le 22 novembre 2021.

Callicott J. Baird, *Pensées de la terre*. Wildproject Editions, 2011.

Coccia Emanuele, *La vie des plantes*. Payot-rivages, 2016.

Javelle Aurélie, *Les relations Homme-Nature dans la transition agroécologique*. L'Harmattan, 2016.

Remerciements

Sans pouvoir toutes les citer, nous souhaitons remercier très chaleureusement les personnes rencontrées dans ces différents lieux : à la ferme Biosphère et traditions à Pahou ; au centre Cevaste/Ecolojah à Ouidah ; aux Jardins de l'espoir à Tori-Bossito ; au centre Damien de Molokaï à Agonsoudja ; à la ferme-école Sain à Adjohoun.

Enfin je souhaite remercier personnellement Jhonn Logbo, directeur de l'école d'horticulture et d'aménagement des espaces verts (EHAEV) de l'Université Nationale d'Agriculture (UNA), pour son accueil, sa gentillesse... et ses réponses éclairées à mes intempestives questions botaniques.

Photographies

Fabrice Blanquet et Loïc Robin